

Intervention



Que la fête soit avec vous! ou Dialogue international du film — Québec 83 Daniel Clément et Gérald Baril

Gérald Baril and Daniel Clément

Number 21, Winter 1983

Survi survie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Baril, G. & Clément, D. (1983). Que la fête soit avec vous! ou Dialogue international du film — Québec 83 Daniel Clément et Gérald Baril. *Intervention*, (21), 46–47.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

QUE LA FÊTE SOIT AVEC VOUS!

ou Dialogue international du film — Québec 83
Daniel Clément et Gérard Baril

DANS CET ARTICLE, LES DEUX AUTEURS TENTENT VAINEMENT D'AVANCER UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE CINÉMATOGRAPHIQUE. À PARTIR D'UN CORPUS DE 26 MÉTRAGES PRÉSENTÉS À QUÉBEC LORS DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM — QUÉBEC 83, ILS SUGGÈRENT L'IDÉE ABSURDE ET STUPIDE SELON LAQUELLE IL N'Y AURAIT PAS DANS CE FESTIVAL UN SEUL MEILLEUR FILM, MAIS QU'ON SERAIT PLUTÔT EN PRÉSENCE DE SEPT PRODUCTIONS EXCEPTIONNELLES, DE NIVEAUX DIFFÉRENTS MAIS DE MÊME CALIBRE. DE PLUS, LES AUTEURS ONT LA PRÉTENTION INOUIË — ET CECI DE FAÇON ABSOLUMENT CONTRADICTOIRE AVEC L'HYPOTHÈSE QU'ILS PROPOSENT — DE DÉCERNER CERTAINS PRIX EN SE BASANT IDIOTEMENT SUR LE FAIT QUE TEL FILM POSSÈDERAIT UNE QUALITÉ QUI MANQUERAIT À TEL AUTRE.

D.C.— Pour aucun festival, de quelque nature qu'il soit, on ne peut prétendre qu'il comporte un seul meilleur film. Chaque manifestation cinématographique, pour peu qu'elle ait une certaine envergure, comprend inévitablement et toujours sept meilleurs films.

G.B.— Alors dans ce cas, mon cher confrère, quel est d'après vous le meilleur film de ce festival?

D.C.— Incontestablement, le meilleur film du Festival international du film — Québec 83, c'est *Mortelle randonnée*. (Là c'est sérieux!) D'abord, la musique du film est de Carla Bley et c'est de Carla Bley très à la hauteur. S'il y avait une palme d'or musicale à accorder dans ce festival, je la lui offrirais volontiers car, malgré des noms aussi prestigieux que Stan Getz (*L'histoire de Pjera*), Michel Portal (*Le retour de Martin Guerre*) ou encore Ennio Morricone (usé jusqu'à la moelle dans *Le ruffian*), aucune musique ne m'est apparue si envoûtante et utilisée si sciemment, faisant littéralement bondir les images hors de l'écran. Deuxièmement, le film de Miller jouit de comédiens en excellente forme: Michel Serrault renouvelle encore une fois le rite qui fait son charme, celui d'allier la folie d'une passion à la rétention proportionnelle des émotions qui la contiennent; il est simplement sublime. Quant à Isabelle Adjani, la coqueluche de l'année 83, elle est tellement fade et d'une absence si flagrante à l'écran (c'est le secret de sa réussite comme personnage du cinéma international) qu'elle en devient convaincante, ce qui après tout ne fait que relever le climat fantasmagorique de la production. Enfin, le scénario est de Michel Audiard (réalisateur de surcroît) et fils: il est adapté d'un roman polar américain (c'est la mode actuellement et j'y reviendrai) de Marc Behm, roman qui avait déjà été favorablement remarqué lors de sa parution en français. Pour ceux qui n'ont pas peur des invraisemblances et qui sont capables d'apprécier un film à partir de ses enchaînements intuitifs et non nécessairement logiques, c'est à voir.

G.B.— Absolument, mais absolument d'accord! Le meilleur film du festival est *Mortelle randonnée*. Par contre, le meilleur film de ce festival demeure sans contredit *La vie est un roman*. Pour ceux qui n'ont pas peur des invraisemblances et qui sont capables d'apprécier un film à partir de ses enchaînements intuitifs et non nécessairement logiques, c'est à voir. Premièrement, il faut dire que la vie n'est pas un conte de fées... même que trop souvent, les fées nous font plutôt la vie dure. Resnais, quant à lui, n'a pas peur de donner dans le didactisme même s'il se définit parfois comme formaliste (cf. *Cahiers du cinéma* no. 347). À vrai dire, c'est animés par cette foi qui entraîne inévitablement à la démesure, que Resnais et son scénariste Gruault ont conçu cette histoire abracadabrante et très actuelle. Un confrère de pellicule me traitait de *fleur bleue* à la sortie du visionnement. Je l'en remercie car dans ce film, il est justement question de sentiments qui nous poussent quelquefois à voir trop grand, à être trop pressés, jusqu'à perdre de vue la nécessité du moment. Pas besoin d'avoir été militant d'extrême gauche pour avoir vécu ça! Et ce qui ajoute encore au film, c'est que Resnais lui-même ne se situe pas hors de cette réalité. Il nous fait rire de nous, tout en se moquant de lui. Et puis, bien sûr, j'aime les décors de Bilal, j'aime la naïveté touchante de Sabine Azéma (Élizabeth) et j'adore les passages de dialogues chantés.

D.C.— Mais alors, si je comprends bien, nous sommes encore une fois entièrement d'accord. Le meilleur film du festival sont plusieurs. En fait, ils sont sept.

G.B.— Ah oui! Et pourquoi sept films et non pas deux ou vingt-quatre?

D.C.— Eh bien pourquoi pas? Il y a bien un septième art, il y a bien eu les Sept jours du cinéma de la ville de Québec et dans une semaine, à ce que je sache, il y a encore sept fois vingt-quatre heures et c'est dans ce laps de temps si court que les organisateurs du festival ont tenu le pari insensé de projeter vingt-sept fois un film, chacun d'eux inédit à Québec jusqu'à ce jour.

G.B.— Bon, okay! Venons-en au fait. Si j'avais à choisir sept films pour ce festival ce serait, en plus des deux premiers meilleurs: d'abord le magnifique Besson (sans dialogues), ensuite le dernier Truffaut, puis *L'homme blessé* que tu as beaucoup apprécié; il y aurait aussi Zolock (on est bien obligés d'admettre que c'est bon...), *L'histoire de Pjera* et enfin, le fameux film du Botswana.

D.C.— Mais, si je sais bien compter, ça fait huit films en tout et non sept!

G.B.— Bah! Les lecteurs comprendront que la vie est un roman car...

D.C.— Non, non, non... tu l'as déjà dit ça G.B. On sait maintenant que tu l'as aimé celui-là...

G.B.— Ce que je voulais dire, c'est que comme les trois mousquetaires étaient quatre, les sept sont huit. Et parmi ces huit, je dois avouer que le plus prodigieux est sans aucun doute *Le dernier combat*. Double pari gagné que de bâtir une science-fiction sans couleurs (au sens propre) et sans dialogues; cette première réalisation du Français Luc Besson étonne simplement par le bon bout. Oui, oui, oui... on en avait assez des rodéos dans les Hétoiles et autres empires galactiques. Un peu de SF terre à terre ça fait du bien... pas vrai!

D.C.— Voilà qui est très bien! D'ailleurs, ce sont exactement les mêmes raisons qui me font accorder le plus grand nombre de *Gérards* à *Vivement dimanche*, le tout petit dernier de François Truffaut. Ce n'est pas de la science-fiction mais c'est quand même de la bonne tarte. Le réalisateur nous décrit son film en ces termes: «... un sujet policier, tout ce qu'il y a de plus simple...» L'histoire de ce propriétaire d'agence immobilière (Jean-Louis Trintignant) qui est accusé de plusieurs crimes à son corps défendant et qui n'est sauvé que grâce à l'ingéniosité de sa secrétaire (Fanny Ardant... oui Gérard, on sait que tu as aimé *La vie est un roman*...), provient d'un roman noir américain (*The Long Saturday Night*) de Charles Williams. Définitivement, c'est la mode! J'ouvre ici une parenthèse sur ce qui m'apparaît comme un engouement sinon un raz-de-marée dans la production artistique française. En répertoriant les films choisis pour ce festival au Cartier, j'en dénombre 18 sur 26 d'origine française, dont quatre co-productions. (Puisse-tu l'an prochain, ô sage Cartier, varier quelque peu l'origine de tes présentations!) Il n'est guère surprenant alors de retrouver au Festival la manie des Français de tout *polariser*. En plus de ceux déjà cités, il y a encore *J'ai épousé une ombre* du romancier polar William Irish, *L'été meurtrier* dont le scénario est signé Sébastien Japrisot (auteur français de littérature policière) et quelques autres films auxquels a collaboré Jean-Patrick Manchette (auteur et chroniqueur des *Notes noires* dans la revue *Polar*); on doit notamment à ce dernier les dialogues du dessin animé *Les maîtres du temps* et le scénario de *Légitime violence*. À travers tous ces néo-policiers, celui de Truffaut apparaît comme un tout petit classique du genre, empreint de naïveté et séduisant de pudeur. Tourné en noir et blanc (quoi de plus normal!), le film établit dès le départ un niveau d'intime connivence entre le public et le réalisateur. Je n'en dirai pas plus long sur ce Truffaut qui démontre enfin qu'il a bien assimilé sa leçon d'Hitchcock.

G.B.— Tu causes bien, c'est sûr! Mais je me fous des Oscars. De plus, je ne te permets pas de mêler les cartes en utilisant un pronom qui ressemble trop au mien... Ceci dit, *Pourquoi l'étrange M. Zolock s'intéressait-il tant à la bande dessinée?* c'est assurément le meilleur (et le seul) documentaire sur la BD de tout le festival...

et ça il faut le crier bien haut. Pour ma part, j'avais toujours rêvé de voir la gueule de Claire Brétecher, eh bien j'ai été servi! Désormais je vais me contenter de lire ses petites histoires. Quant à Druillet qui se dit le plus grand révolutionnaire de la BD actuelle... enfin passons. Finalement, ce qui nous rend le film attachant c'est bien le fait que le monde de la BD y est présent. Zolock le fou, Dieudonné l'épais, Philémon avec son grand toupette, le tout s'enchaînant selon une logique et dans une atmosphère bédéesques, c'est ce qui nous embarque dans ce documentaire qui n'en est pas un. On devrait peut-être se mettre à surveiller sérieusement ce Simoneau...

D.C.— Mais Gérald, es-tu tombé sur la tête? Ce n'est pas toi qui par un heureux hasard possèdes une solide formation en anthropologie et s'avère donc le mieux placé pour nous parler des films de sauvages?

à.B.— Effectivement, j'ai vu plusieurs documentaires sur les Bushmen Kung du Kalahari et je trouve que celui-ci ne fait pas très scientifique. D'abord, il n'est aucun témoignage dans l'abondante littérature sur les Bushmen qui fasse allusion à la conduite d'une Jeep en marche arrière par ce petit peuple de chasseurs-cueilleurs. C'est ce qui me porte à croire que Jamie Uys, le réalisateur de *Les dieux sont tombés sur la tête*, a dû être influencé par le film *Le dernier combat*. Je fais référence ici au moment où le survivant solitaire d'un holocauste nucléaire pilote un avion dont l'hélice est placée là où devrait être l'aile de queue et vice versa. Par ailleurs, là où le film rejoint la moyenne, c'est quand il veut nous faire croire qu'il existe encore des sauvages qui ne savent pas ce qu'est une bouteille de coke. Allez conter ça à d'autres! En plus, je n'arrive pas à croire qu'un brossard, fusse-t-il chercheur universitaire, ne trouve pas le moyen de profiter des charmes d'une institutrice avec qui il doit passer la nuit en pleine nature (... et vice versa!). Et que dire également de l'image négative de notre civilisation véhiculée par ce document? L'auteur, profitant lui-même des bienfaits de la technologie en faisant du cinéma, se range pourtant parmi ces jeunes écervelés qui s'empresse de scier la branche sur laquelle ils sont assis. À bien y penser, ce film n'est vraiment pas sérieux.

D.C.— Et à bien y penser, les deux suivants non plus. Deux auteurs qui parlent d'un même sujet — l'amour et l'affection — ce n'est pas chose rare. Mais deux films qui pour le faire osent outrepasser des tabous socialement très forts, réussissant du même coup à présenter du sexe sans être porno, de l'amour sans être gaga (ne riez pas!) et des émotions sans tomber dans le mélo, c'est prodigieux. *L'homme blessé* doit évidemment beaucoup de son succès en tranchant de la mise en scène de son réalisateur, Patrick Chéreau. Celui-ci a réussi, grâce à une dramatique intense (le lieu du film est la nuit et son espace, les rues sordides d'un Paris mal famé) à nous faire pénétrer dans l'univers étrange de ce jeune homme qui foudroyé par son premier amour — un homme au visage tendre mais brutal — ira jusque dans un curieux

mélange de soumission et de vengeance trouver les lois de son propre épanouissement. Film dur certes, mais étrangement blessant, qui démontre combien les relations entre hommes tout en étant riches de possibilités émotives sont loin d'être satisfaisantes, noyées qu'elles sont actuellement dans un climat de compétitivité mal placée. Toujours dans le même style — provoquer et surprendre — *La storia di Piera*, dernier métrage de Ferreri (*La grande bouffe*, *Contes de la folie ordinaire*) nous amène à partager l'histoire d'une jeune fille (Isabelle Huppert) qui pour atteindre à l'amour de ses parents (Marcello Mastroianni et Hanna Schygulla) mais surtout à celui de sa mère (le père absent, c'est bien connu!) doit nécessairement passer par la contradiction entre l'obligation de son sexe (c'est la société qui le dit!) et sa manifestation incarnée par la liberté de moeurs de sa mère. Certains prendront le film comme une allégorie, d'autres non. Ce qui m'importe, c'est qu'un être humain, quel qu'il soit, a droit aux formes sexuelles qui lui conviennent ou qui lui sont nécessaires... et que tous ceux qui s'avancent pour condamner de telles relations au nom d'une soi-disant morale n'ont même pas dépassé le stade précoce de la phase anale. (Et vlan!)

G.B.— Ouais, c'est bien beau tout ça... mais que fais-tu des autres films du festival?

D.C.— Quels autres films? Tu veux parler de tous ces avortons et divers écopés?

G.B.— Je n'irais pas jusqu'à considérer *Fanny et Alexandre* de Bergman comme un avorton... même si c'est rasant. Pourtant il faudrait bien faire quelque chose de tous ces films dont nous n'avons pas encore parlé.

D.C.— Mais qu'est-ce que tu veux qu'on en foutte?

G.B.— Je ne sais pas moi... on pourrait peut-être leur attribuer des prix... tu sais un peu à la façon de... je ne me souviens pas trop du nom... On pourrait créer un palmarès tout à fait original...

ET C'EST AINSI QUE... DANS UNE GALAXIE FORT LOINTAINE... ILS REPIRENT LEUR CHEMIN VERS DE NOUVELLES AVENTURES... LAISSANT DERRIÈRE EUX LE PLUS QUE FAMEUX, LE GRAND, L'UNIQUE, LE SEUL PALMARÈS BILLET!



LE PALMARÈS BILLET

ou la saga des avortons et divers écopés.

PRIX	FILM	QUALITÉ(S)
Prix Billet	<i>Queen we will rock you</i>	Parce que personne ne l'a vu.
Prix Fémina	<i>Coup de foudre</i>	Pour la phrase célèbre: «Je ne fais pas un cinéma de femmes. Je suis une femme qui fait du cinéma.»
Prix Mascula	<i>Le ruffian</i>	À cause du sex appeal de Lino Ventura.
Prix Lelouche	<i>Édith et Marcel</i>	Le prix est exceptionnellement décerné par Dieu en personne.
Prix cucu	<i>Et la tendresse? Bordel! numéro 2</i>	Pas moins cucu que le numéro 1.
Prix coco	<i>Les maîtres du temps</i>	Parce que c'est gentil.
Prix caca	<i>Le père Noël est une ordure</i>	Parce que c'est chiant.
Prix Suédois	<i>Fanny et Alexandre</i>	Le meilleur film suédois du festival.
Prix Fantôme	<i>J'ai épousé une ombre</i>	Nous étions là mais nous n'avons rien vu.
Prix de Consolation	<i>Bonheur d'occasion</i>	Parce que c'est québécois.
Le Petit prix	<i>Sarah</i>	Parce que Gabrielle Lazure est québécoise.
Prix Dit Gris	<i>La mort de Mario Ricci</i>	Parce que ça rime.
Prix d'Entrée	<i>Derrière la porte</i>	Devinez pourquoi?
Le Grand prix	<i>L'été meurtrier</i>	Le public a toujours raison.
Prix de Gros	<i>Furyo</i>	Beaucoup de vedettes. Beaucoup de recettes.
Prix Plante	<i>L'arbre de la connaissance</i>	Savez-vous planter des choux?
Prix de Revient	<i>Le retour de Martin Guerre</i>	«Pauvre Martin, pauvre misère.»
Prix Quatre	<i>Hécate</i>	Tabarnac!
Pas de prix	<i>Légitime violence</i>	Légitime défense!